



# PLACE A DIEU!

---

## La Famille Chrétienne.

VOL 4 — No. 1 — Juin 1900.

—\*\*\*\*\*—

- V. 1. N.-D. de Grâces, *dbl. maj.*  
S. 2. JEUNE. Vig. Ben. des Fts. (*vl.*) Lit. *dbl. Kyr. 2 cl.*  
D. 3. PENTECOTE. *1 cl.* Oct *privilg. Kyr. royal.* II Vêp. de la fête.  
L. 4. } De l'oct., *dbl. 1 cl.*  
M. 5. }  
M. 6. JEUNE, QUATRE-TEMPS. De l'Octave.  
J. 7. De l'Octave.  
V. 8. JEUNE. QUATRE-TEMPS. De l'Octave.  
S. 9. JEUNE. QUATRE-TEMPS. De l'Oct. Fin du Temps pascal.  
D. 10. I apr. Pent. STE TRINITE. *Kyr. 2 cl.* II Vêp., mém. du  
suiv., du dim. et de Ste Marg. (II Vêp.)  
L 11. S. Barnabé, ap., *dbl. maj.*  
M. 12. S. Jean de S. Facond, confesseur.  
M. 13. S. Antoine de Padoue, conf.

- J. 14. FÊTE-DIEU. *i cl.*  
 V. 15. De l'octave.  
 S. 16. S. Jean-François Regis, conf.  
 D. 17. II apr. Pent. Dim. dans l'oct. SOL. DE LA FÊTE-DIEU.  
*Kyr.* 2 ton. Procession dehors. II Vêp., mém. du dim. seulement.  
 L. 18. De l'octave.  
 M. 19. Ste Julienne de Falconiéri, vge.  
 M. 20. De l'octave.  
 J. 21. Octave de la Fête-Dieu.  
 V. 22. SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS. *dbl. i cl.*  
 S. 23. ( Vigile ) S. Basile. év., conf. et doct. ( 14 )  
 D. 24. III apr. Pent. NATIVITÉ DE ST-JEAN-BAPTISTE, *dbl. i cl.*  
 avec oct. *Kyr.* 2 ton. II Vêp., mém. du suiv. et du dim.  
 L. 25. S. Guillaumé, conf.  
 M. 26. S. Jean et Paul, mart.  
 M. 27. 4<sup>e</sup> jour de l'octave.  
 J. 28. Vigile. *Jeûne* remis à Samedi. S. Léon II, pape et conf.  
 V. 29. SS. PIERRE et PAUL, apôtres, *dbl. i cl.* avec octave.  
 S. 30. JEÛNE. Commémoraison de S. Paul, apôtre, *dbl. maj.*

## Salut a Marie.

### MARIE, MODELE DE PAUVRETE.

**J**E vous salue, ô suave Vierge Marie, qui, fatiguée par un voyage si pénible, n'avez été reçue dans aucune hôtellerie, et n'avez trouvé pour abri qu'une étable abandonnée. Gouvernez, ô tendre Mère, toutes les affections de mon âme, afin que je n'aime rien en ce monde d'une manière désordonnée, et que je ne m'attache à aucune chose visible; mais que pèlerin et étranger, n'ayant pas ici-bas de demeure permanente, j'aspire de la force de mes désirs après les biens éternels, et que je ne me repose qu'en mon Dieu.

## **PROMESSES DE N.-S. J.-C. A LA B<sup>se</sup> MARGUERITE-MARIE.**

**EN FAVEUR DES PERSONNES DEVOTES A SON SACRÉ-CŒUR.**

### **1<sup>o</sup> Pour ceux qui travaillent au salut des âmes.**

“ Mon divin Sauveur m'a fait entendre que ceux qui travaillent au salut des âmes auront l'art de toucher les cœurs les plus endurcis et travailleront avec un succès merveilleux, s'ils sont pénétrés eux-mêmes d'une tendre dévotion à son divin Cœur. ”

### **2<sup>o</sup> Pour les communautés.**

“ Il m'a promis..... qu'il répandra la suave onction de son ardente charité sur toutes les communautés qui l'honoreront et se mettront sous sa spéciale protection ; qu'il en détournera tous les coups de la divine justice pour les remettre en grâce lorsqu'elles en seront déchues ”

### **3<sup>o</sup> Pour les personnes séculières.**

“ Pour les personnes séculières, elles trouveront par le moyen de cette aimable dévotion tous les secours nécessaires à leur état ; c'est-à-dire la paix dans leur famille, le soulagement dans leurs travaux, les bénédictions du ciel dans toutes leurs entreprises, la consolation dans leurs misères, et c'est proprement dans ce sacré Cœur qu'elles trouveront leur refuge pendant toute leur vie et principalement à l'heure de leur mort. ”

### **4<sup>o</sup> Pour les maisons où l'image du Sacré-Cœur sera exposée et honorée.**

“ M'assurant qu'il prenait un plaisir singulier d'être honoré sous la figure de ce cœur de chair, dont il voulait que l'image fut exposée en public, afin, ajouta-t-il, de toucher par cet objet le cœur insensible des hommes ; me promettant qu'il répandrait avec abondance dans le cœur de tous ceux qui l'honoreraient tous les dons dont il plein ; et que, partout où cette image serait exposée pour y être singulièrement honorée, elle y attirerait toutes sortes de bénédictions. ”

### 5<sup>o</sup> Promesse de grâces en faveur de ceux qui se dévoueront pour lui.

“ Je me sens comme toute perdue dans ce divin Cœur, si je ne me trompe (1), comme dans un abîme sans fond où il me découvre des trésors d'amour et de grâces pour les personnes qui se consacreront et sacrifieront à lui rendre et procurer tout l'honneur, l'amour et la gloire qui sera en leur pouvoir. ”

### 6<sup>o</sup> Promesse de salut pour tous ceux qui lui auront été dévoués et consacrés.

“ Alors il m'a confirmé que le plaisir qu'il prend d'être aimé, connu et honoré de ses créatures est si grand que, si je ne me trompe, il m'a promis que tous ceux qui lui auront été dévoués et consacrés ne périront jamais. ”

### 7<sup>o</sup> Promesse de bonne mort pour ceux qui communieront neuf premiers vendredis du mois de suite.

“ Un jour de vendredi, pendant la sainte communion, il dit ces paroles à son indigne esclave, si elle ne se trompe : “ Je te promets, dans l'excessive miséricorde de mon Cœur, que son amour tout-puissant accordera à tous ceux qui communieront neuf premiers vendredis du mois, tout de suite, la grâce finale de la pénitence ; ils ne mourront point en sa disgrâce ni sans recevoir leurs sacrements, mon divin Cœur se rendant leur asile assuré en ce dernier moment. ”

### 8<sup>o</sup> Promesse de règne du Sacré-Cœur.

“ Ne crains rien, je régnerai malgré mes ennemis et tous ceux qui s'y voudront opposer. ”

“ Ce Sacré-Cœur régnera malgré Satan et tous ceux qu'il suscite à s'y opposer. ”

Elle l'entendait lui répéter ces paroles : “ Le ciel et la terre passeront, et non mes paroles sans effet. ”

NOTA. — La plupart du temps, dans les feuilles de propagande et sur les images de piété, on reproduit d'une manière

(1) Cette manière de parler habituelle à la Bienheureuse n'indique pas un doute dans son esprit, mais est le fait de son humilité.

inexacte, à l'aide de formules abrégées et plus ou moins équivalentes. Les promesses de Notre-Seigneur à la Bienheureuse. Les textes donnés ci-dessus ont été collationnés avec le plus grand soin à Paray-le-Monial et l'autorité diocésaine garantit leur authenticité.

Vu et permis d'imprimer.

Paray-le-Monial, le 20 février 1890.

† ADOLPHE LOUIS,

*Evêque d'Autun, Chalon et Mâcon.*

---

## La Vierge du Sacré-Cœur.

Il était 8 heures du soir.

Dans une chambre haute du château de Lozières, une lueur douce filtrait à travers les rideaux de dentelle. Dans cette pièce richement meublée, sur un lit de milieu, entouré de sombres draperies, un jeune homme paraissait mourant. Sa mère, la comtesse Jeanne, le contemplait avec une tristesse infinie. Une vieille bonne, qui avait élevé Jeanne, allait et venait à pas discrets autour du malade.

Jeanne était veuve depuis dix ans. Toute jeune, elle avait épousé son cousin, le comte de Lozières; les premières années s'étaient écoulées heureuses; un fils, Raymond, leur était né.

Mais un jour, dans une chasse, le comte avait eu froid. Une bronchite aiguë s'était déclarée, la poitrine s'était prise. Albert avait languï quelques mois et s'était éteint dans les bras de sa femme, lui laissant son fils, unique consolation. La comtesse, frappée en plein cœur, n'avait pas voulu se remarier. elle s'était consacrée à son fils.

Un jeune ecclésiastique l'avait aidée pour l'instruction de Raymond; de cette façon, elle ne s'était pas séparée de lui. Tout avait bien marché d'abord; l'enfant, intelligent et travailleur, faisait de rapides progrès; il était la joie et l'orgueil de sa mère. A douze ans, il avait fait avec grande piété sa Première Communion; puis, à dater de ce jour, Jeanne remarqua en lui un changement. Plus de jeux bruyants, plus de gaieté exubérante, il devint sérieux et

réfléchi, et plusieurs fois, durant les récréations accordées par le précepteur, elle le trouva agenouillé et en prière dans la chapelle du château. Elle s'en inquiéta. Puis un jour vint où l'enfant, se jetant au cou de sa mère, lui exprima son désir d'être prêtre : il se sentait appelé et suppliait sa mère de l'envoyer au Séminaire.

Ce fut pour cette femme un coup terrible.

Eh quoi!..... Ce fils qu'elle adorait, sur lequel elle avait fondé ses espérances, à qui elle avait tout sacrifié, qui devait perpétuer le noble nom de Lozières, il faudrait s'en séparer, le voir revêtir une soutane, dire adieu aux joies de ce monde! Non, non, c'était trop cruel et au-dessus de ses forces.

Devant l'explosion de douleur qui accueillit sa requête, l'enfant courba la tête et se tut.

Mais, à dater de ce jour, la comtesse Jeanne n'eut plus une minute de repos. Comme Jacob avait lutté contre l'ange, elle luttait contre sa conscience et contre Dieu. Pas avec son fils, car Raymond n'avait plus parlé de son ardent désir, il semblait résigné, mais un pli un peu amer s'était accentué au coin de sa bouche, et parfois dans ses yeux passait comme une lassitude morne.

Mme de Lozières avait eu une explication fort vive avec le jeune abbé, mais il lui avait si victorieusement prouvé qu'il n'avait jamais pesé sur l'âme de Raymond qu'elle l'avait gardé près de son fils. Elle le savait trop complètement honnête pour tromper sa confiance.

Depuis, trois ans s'étaient écoulés : la situation restait identiquement la même, mais, chaque jour, Raymond avait pâli davantage. Sa mère avait cherché vainement à le distraire.

Pendant les dernières vacances de Pâques, il s'était de plus en plus affaibli. Il paraissait se désintéresser de toutes choses ; c'était une langueur qui le laissait couché de longues heures sur un divan ou sur un banc du jardin ; tout effort lui était devenu pénible.

Le docteur fut appelé, il ordonna quelques fortifiants, parla de l'âge critique du jeune garçon, qui venait d'atteindre ses quinze ans, ne trouva aucune lésion organique, et ne parut pas com-

prendre grand'chose à ce mal mystérieux qui dévorait le jeune adolescent. La situation s'aggrava.

Ce soir là, Raymond, d'une blancheur de cire, les yeux fermés, la bouche entr'ouverte, semblait mourant. La comtesse et la vieille servante échangeaient des regards désespérés, un grand silence régnait dans la chambre. Tout à coup, les cloches de la petite église du village sonnèrent joyeusement.

Jeanne en parut étonnée ; Marguerite lui dit tout bas qu'on était au 31 mai, qu'on sonnait la clôture du mois de Marie et l'ouverture du mois du Sacré-Cœur. Jeanne tressaillit.

Depuis sa lutte avec Dieu, elle s'était éloignée de l'église, n'assistant plus aux offices, essayant d'oublier. Mais, ce soir-là, elle songea tout à coup à sa vie de jeune fille pieuse, à ces processions où l'on portait la statue de la Sainte Vierge en chantant des cantiques, où elle était vêtue de blanc. Elle s'attendrit à ce souvenir.

Elle se lève, comme poussée par une main divine, jette un manteau sombre sur ses vêtements, une dentelle noire sur ses cheveux, et sort après avoir longuement regardé son fils. Rapide, elle descendit l'escalier, se dirigea vers l'église.

En y entrant, elle eut comme un éblouissement. L'Autel du Sacré-Cœur étincelait de cierges ; des fleurs partout, des parfums d'encens. Des jeunes filles en blanc, chantaient les litanies du Divin Cœur.

Le chant des litanies montait vers le ciel : ayez pitié de nous, ayez pitié de nous, et la comtesse Jeanne se mit à genoux à l'ombre d'un pilier.

Après les litanies, un prêtre monta en chaire ; il parla de la douceur du sacrifice, de la sublimité du sacerdoce. et rappela avec une pieuse et forte éloquence comment la Sainte Vierge avait donné son fils pour le salut du monde, pour être cloué sur une croix.

Jeanne se sentit vaincue. Elle comprit tout à coup ; les écailles tombèrent de ses yeux. Si Dieu avait marqué son fils pour être son élu, son prêtre, c'était une grâce de choix, un honneur sans prix !... Et elle l'avait disputé au Seigneur ! Elle, créature rebelle et révoltée, elle l'avait refusé !... Elle comprenait aujourd'hui de quel mal mystérieux il se mourait. Le Seigneur allait le lui reprendre.

dre. Non, non, elle le donnerait, il irait au Séminaire, et plus tard, si la vocation l'appelait aux lointaines missions, elle le verrait partir en bénissant Dieu..... Cette dernière pensée lui arracha un sanglot déchirant, mais elle se releva forte et pleine de courage. Après la bénédiction elle s'enfuit ; quand elle rentra, elle vit son fils lui sourire doucement, et elle l'entendit lui dire en l'embrassant :

— Maman, la Vierge du Sacré-Cœur m'a guéri ! Je l'ai vue, toute resplendissante de lumière, vêtue d'un manteau bleu dont le bord a touché mes lèvres. Je vivrai pour être prêtre du Seigneur. Le voulez-vous ?

Et la comtesse Jeanne se prit à sourire en couvrant son fils de baisers et de larmes.

---

## A PROPOS DE L'ATTENTAT CONTRE LE PRINCE DE GALLES.

Le moindre fait-divers comporte souvent une morale sérieuse, et les crimes devraient faire réfléchir les hommes et les retenir sur la pente qui y conduit ou peut y conduire. Voyez plutôt l'attentat contre le prince de Galles.

Les Sipido sont de braves gens qui habitent à Bruxelles, rue de la Forge. Avec son travail de ferblantier, le père nourrit ses neuf enfants. Heureusement, il entrevoit le moment où la charge sera moins lourde. L'aîné des garçons, Jean-Baptiste, âgé de seize ans, commence déjà à lui être de secours appréciable dans son travail.

Mais voilà que Jean-Baptiste fréquente, dans une *Maison du Peuple* socialiste, des camarades aux idées fausses et dangereuses. On s'exalte, on se monte la tête, c'est à qui paraîtra le plus brava- che, et l'on croit faire preuve de courage.

Un prince, héritier présomptif d'un des plus grands empires du monde, va passer à Bruxelles. Si l'on tirait un coup de revolver sur ce prince qui n'a pas su empêcher ses compatriotes d'écraser les Boërs ? C'est très bien porté, ces attentats, dans le monde socialiste.



— Tiens, je parie 5 francs que je fais ce coup, dit Jean-Baptiste Sipido.

— je parie que non.

— je parie que si.....

Pour 3 fr. 50, le jeune fou achète à un de ses amis un mauvais revolver, et l'on se rend à la gare où passe le train de Copenhague.

Sipido hésite au moment de commettre le crime, il a reconnu sa folie. Mais les camarades l'ont accompagné, ils ne croient sans doute pas à l'exécution de la promesse, ils veulent uniquement " se payer la tête " de ce simple d'esprit. Les moqueries partent acérées, criblant l'amour-propre de milliers de piqûres. Le prince, qui s'était promené sur le quai de la gare, est remonté en wagon, il va partir..... Les plaisanteries redoublent.

Fou. le jeune homme se précipite sur le wagon, tire deux coups de revolver, sans atteindre personne heureusement

Et voilà toute une famille plongée dans la désolation par un enfant qui a fréquenté de mauvais camarades.

On croirait lire une histoire inventée pour l'instruction des jeunes gens, et le fait est d'hier, il s'est passé à Bruxelles,

Un journaliste s'est présenté dans la maison de la famille Sipido et a offert jusqu'à 200 francs de la photographie du jeune criminel. Les honnêtes parents se sont refusés d'accepter, même pour une somme qui apporterait l'aisance dans un pauvre ménage, cet " honneur " qu'on n'aurait pas payé si cher s'il s'était agi de faire connaître un acte de vertu.

*Du Pèlerin.*

†  
IHS

Le 5 Juin la Sainte Messe sera célébrée dans la chapelle des Servantes de Jésus-Marie, à Jeanne d'Arc, à l'intention des lecteurs de la " Famille Chrétienne "

# La guerre à Dieu.

## *Incendie de l'église d'Aubervilliers.*

### Les fruits de l'arbre.

La guerre à Jésus-Christ et à son Eglise, poursuivie depuis vingt ans en France et menée dans ces derniers temps avec un acharnement redoublé, vient d'entrer dans une nouvelle phase, à laquelle elle devait nécessairement aboutir.

Fêtes officielles instituées uniquement pour détourner le peuple de la fréquentation des églises, enseignement hostile au catholicisme, donné par un trop grand nombre de maîtres dans les écoles prétendues neutres, blasphèmes et calomnies déversés chaque jour par des journaux devenus organes officieux de certains gouvernants, tracasseries de toutes sortes, exercées contre le clergé par les gouvernants ou leurs subordonnés, persécutions contre les Congrégations religieuses, traquées plus que des malfaiteurs, déclaration de guerre ouvertement formulées à la tribune de la Chambre, et affichées dans toutes les communes de France; de tout cela, les cerveaux logiques et incapables des hypocrisies officielles ne devaient-ils pas conclure que la religion catholique est l'ennemi qu'il faut chercher à détruire par tous les moyens? C'est à cet ensemble de faits qu'il faut remonter pour comprendre le crime d'Aubervilliers. Les germes de révolution et d'impiété, semés depuis vingt ans, ont poussé et commencent à porter leurs fruits.

### L'Incendie.

Dans la nuit du dimanche de Pâques au lundi, vers 2 h.  $\frac{1}{2}$ , une maraîchère, venue à Aubervilliers pour vendre des plans d'artichauts, s'était assise sur le seuil d'une porte de l'église. Entendant à l'intérieur un bruit de ferrures, elle est saisie de peur et va trouver son mari chez le marchand de vin Parquet, rue du Moutier.

Vers 4 h.  $\frac{1}{2}$ , elle aperçoit des flammes dans le clocher, elle court avertir l'agent de police de garde au poste voisin, l'agent va réveiller le concierge de la mairie. Celui-ci pénètre dans le clocher pour sonner le tocsin, mais les cordes des cloches ont été enlevées.

Pendant ce temps, l'incendie n'avait cessé de croître, et la flèche tout entière brûlait comme une torche immense avec un crépitement de fusillade.

Les pompiers d'Aubervilliers, accourus au premier appel, sont plus tard secondés par un détachement du 128<sup>e</sup> de ligne, venu du fort, et par des pompiers de Paris.

M. l'abbé Bernard, curé de la paroisse, le sacritain, le sergent de pompiers Kundel, l'agent de police Mousson et quelques autres personnes ont pénétré dans l'église, pour chercher à sauver quelques-uns des objets précieux, renfermés dans la sacristie située au pied du clocher.

Un meuble artistique contenant les ornements sacerdotaux est dévoré par les flammes. Le coffre-fort a été ouvert et les vases sacrés ont disparu.

Tandis qu'on s'empresse de sauver quelques objets, des clameurs d'angoisse retentissent au dehors. "Sauve qui peut !" s'écrie l'un des sauveteurs qui revient du dehors. M. l'abbé Bernard s'élançe vers la porte avec MM. Kundel et Mousson, mais ils n'ont pas le temps de s'enfuir, un craquement épouvantable, semblable à un violent coup de foudre, se fait entendre au-dessus d'eux ; en même temps, ils sont accablés par une véritable avalanche de décombres. La flèche du clocher s'est effondrée, la grosse cloche a défoncé le plafond de la sacristie, les trois autres cloches sont tombées sur le toit de l'église, l'ont traversé ainsi que le plancher de l'orgue et le plafond de la salle des mariages.

M. l'abbé Bernard parvient à se dégager et à se sauver, la tête tout ensanglantée. Pour retirer des décombres ses deux compagnons, les pompiers défoncent une porte en se servant d'un essieu de voiture comme d'un bélier. Kundel a une jambe fracturée et une côte enfoncée.

A 9 heures du matin, l'incendie était éteint.

### **Haine antireligieuse.**

Bien que le coffre-fort ait été ouvert, l'attentat n'a pas eu pour but un vol vulgaire. Tout y fait reconnaître un exploit de la passion antireligieuse surexcitée par les mauvais journaux et les exemples venus de plus haut.

Aucun tronc n'a été forcé, des dentelles de prix n'ont pas été volées ; des calices et des patènes tordus ont été retrouvés dans divers coins de l'église. Mais on avait tenté de mettre le feu aux tabernacles ; les crucifix, et les couronnes des statues avaient été tordus avec rage et foulés aux pieds. En sept endroits les malfaiteurs avaient disposé des foyers d'incendie.

Par bonheur, le Saint Sacrement enfermé dans un petit coffre spécial n'a pas été trouvé par les sacrilèges.

Une enquête est ouverte, mais de pareils malfaiteurs seront ils découverts ?

Un banquet gras avait réuni 11 personnes le Vendredi Saint.

Une cérémonie de réparation présidée par S. Em. le cardinal Richard, a eu lieu dimanche dans la partie de l'église demeurée intacte.

### Notre-Dame des Vertus.

L'église d'Aubervilliers réunissait autrefois des foules de pèlerins, et l'on y revient encore aujourd'hui prier le deuxième dimanche de mai.

Au temps du roi Philippe VI de Valois, en l'année 1336, une sécheresse terrible désolait la contrée, les récoltes mouraient sur pied. Une pieuse jeune fille, dont le nom est oublié, vint se mettre en prières au pied d'une antique statue et supplia la Mère de Dieu d'avoir pitié de ses compatriotes. Soudain, la jeune fille vit comme des gouttes de rosée perler sur le visage et les mains de la statue et, peu d'instant après, une ondée bienfaisante venait rendre à la terre sa fécondité.

Le sanctuaire de Notre-Dame des Vertus, enrichi d'indulgences par les Papes et de trésors par les rois de France, vit de nombreux miracles.

L'église actuelle fut commencée sous François Ier et terminée sous Henri II.

Pendant les luttes religieuses de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle et du commencement du XVII<sup>e</sup>, les Parisiens allèrent y demander à la Sainte Vierge de protéger leur foi.

Louis XIII vint y recommander sa campagne contre les protestants, et, plus tard, porter ses actions de grâces en reconnais-

sance de la prise de La Rochelle. C'est au retour de ce pèlerinage qu'il posa la première pierre de l'église de Notre-Dame des Victoires.

L'église d'Aubervilliers a vu les plus belles gloires de l'église de France, saint François de Sales, saint Vincent de Paul, le vénérable de La Salle, le P. Eudes, M. Olier, le cardinal de Bérulle, Bossuet.

Avant la Révolution, les cinq cloches d'Aubervilliers étaient célèbres dans toute la contrée ; une seule a été conservée, elle était parmi les trois qui sont tombées dans la salle des mariages.

La haine manifestée par l'attentat du 16 avril ne fera que redoubler la piété des fidèles et leur vénération pour le sanctuaire de Notre-Dame des Vertus qui redeviendra notre soutien dans nos luttes actuelles contre l'enfer déchaînée.

S. Em. le cardinal Richard est allé lundi à Aubervilliers présider la cérémonie d'expiation.

La cérémonie n'a pu être célébrée dans l'église qui est fermée par crainte d'éroulement.

La population et les autorités ont fait au vénéré prélat une touchante et respectueuse réception ; mais les anarchistes, qui s'étaient donné le mot d'ordre, ont empêché Son Eminence de visiter l'église incendiée.

---

### Le Sacrilège de Saintry.

Dans la nuit de vendredi à samedi, 20 à 21 Avril, des misérables ont pénétré dans la petite église de Saintry, près de Corbeil.

Ils ont forcé la porte du tabernacle et dérobé douze hosties consacrées, ainsi que le corporal, qui, sans doute, a servi à envelopper les hosties.

Dans la sacristie, ils se sont livrés à de sacrilèges libations dans les calices. L'unique fenêtre de cette pièce avait été close avec un drap mortuaire pour empêcher la lumière des bougies qu'ils avaient allumées d'être aperçue du dehors.

Tous les vêtements sacerdotaux ont été retirés des placards et semblent avoir servi, ainsi que les calices, à quelque diabolique cérémonie, à une sorte de messe noire.

Le séjour de ces bandits dans l'église et la sacristie n'a pas duré moins de trois heures, autant qu'on peut en juger par certaines constatations.

Le vol n'a pas été le mobile de ce crime puisqu'aucun objet n'a été dérobé. On a même retrouvé une petite somme d'argent que M. le curé avait oubliée, la veille, sur le buffet de la sacristie.

Espérons que la justice parviendra à arrêter le cours de ces exploits sacrilèges.



### PROCÉDÉ POUR RENDRE LE BOIS INCOMBUSTIBLE.

Depuis le désastre de Hull et Ottawa on se préoccupe de nouveau d'un procédé pour rendre incombustibles les matériaux de construction.

Voici une recette publiée par le *Cosmos*; elle est simple, et vaut certainement la peine d'être essayée.

**Enduit pour le bois.** — On prend du ciment frais de la meilleure qualité, on le passe au broyeur de couleur mélangé avec du lait, afin de former l'épaisseur d'une couleur à l'huile.

Le bois que l'on passe en couleur ne doit pas être raboté, mais comme sortant de la scie. Il doit, par contre, être parfaitement sec. Après deux ou trois couches de cette mixtion, non seulement le bois ne souffre plus des intempéries, mais devient aussi *incombustible*.  
(*Cosmos.*)

## ATTENTION

### PRENEZ GARDE AUX EXPLOITEURS DU CLERGÉ.

Un certain monsieur de Montréal, *se disant agent des Sœurs Jeanne d'Arc*, envoie des paquets de livres et objets de piété, en approbation, aux prêtres, puis en réclame le montant par lettre d'avocat.

Les Servantes de Jésus-Marie, étant les seules religieuses qui résident à Jeanne d'Arc, protestent énergiquement contre cet abus, et déclarent n'avoir rien à faire avec ce monsieur, que les livres vendus par lui proviennent de leur imprimerie ou d'ailleurs.

PRIÈRE AU JOURNAUX DE REPRODUIRE

## LES JOURNAUX

Deux choses caractérisent la société actuelle, la curiosité et la précipitation. Elle veut savoir et elle n'a pas le temps d'étudier.

Que veut-elle savoir? Est-elle avide de science? Non. Elle est avide de faits. Elle veut savoir ce qui se passe. Elle est curieuse des événements, et comme elle est aussi pressée que curieuse, elle n'a pas le temps de réfléchir sur ces événements quotidiens, actuels, dévorants qui la préoccupent, sans l'éclairer.

De ces deux qualités constitutives, curiosité, précipitation, que résulte-t-il? Il résulte la volonté de lire et le refus d'étudier longuement.

Autrefois, peu de gens lisaient. Mais ceux qui lisaient, lisaient pour étudier.

On lisait pour s'instruire et pour instruire les autres.

Maintenant, tout le monde lit, et tout le monde lit pour se tenir au courant des hommes, des choses et des faits quotidiens.

De là, l'importance nouvelle, capitale, immense du journal.

Le journal est le signe caractéristique de la société moderne.

La curiosité pousse à la lecture.

La précipitation écarte des longues lectures.

Aussi le livre, le livre littéraire et scientifique, tend à perdre tous les jours son antique popularité. Plus va la foule, plus elle lit; plus elle lit, moins elle lit les livres et plus elle lit les journaux.

Ce mouvement a des conséquences incalculables.

Le journal, en effet, répond aux deux besoins de la foule; elle veut savoir et savoir vite.

Le journal lui apprend ce qui se passe et satisfait sa curiosité. Le journal le lui apprend en peu de mots, et satisfait sa précipitation.

Le journal revient souvent; c'est ce qu'il faut aux hommes du temps. Ils veulent les nouvelles fréquemment répétées. Ils veulent savourer la succession des faits. Ils veulent les dernières nouvelles, et ils veulent en même temps que tous ces renseignements successifs leur arrivent sans les fatiguer, et leur arrivent chez eux, sous une forme facile, légère, accessible matériellement, et accessible intellectuellement.

Le journal répond très bien à ces nombreuses exigences. Il est fréquent ; il est rapide ; il ne pèse pas. Il circule tout seul. Il a des pieds. Il a des ailes. Il va trouver les gens à domicile. Il les instruit chez eux bien ou mal ; mais enfin il les instruit. Il les renseigne, et en les renseignant, il les enseigne avec plus de réalité que s'il exposait les idées, sans raconter les faits. Dans le journal, les idées pénètrent à la faveur des faits, et, par là, elles pénètrent plus profondément dans l'homme.

Le journal est le compagnon de la maison où il pénètre. Il est l'ami intime de la maison. Il est le conseiller pratique et quotidien, et la théorie vraie ou fausse qu'il apporte avec lui devient intime à la maison où elle pénètre comme une amie.

Le livre parlait aux hommes de loin, comme un professeur en robe. Le journal parle aux hommes de tout près, comme un ami qui vient dîner chez vous, et dont la conversation est d'autant plus pénétrante qu'elle est moins apprêtée.

Ainsi s'explique la faveur du journal.

De cette faveur résultent deux grands devoirs : un grand devoir pour le journal ; un grand devoir pour les lecteurs.

Le grand devoir du journal, c'est d'être réellement l'ami, l'ami éclairé de ses lecteurs.

Le grand devoir des lecteurs, c'est d'aimer leur ami.

Car, remarquez-le, on veut toujours être aimé de ses amis. Mais on ne songe pas toujours à les aimer soi-même.

Comme le disait un jour assez agréablement Alphonse Karr, chacun veut avoir un ami ; presque personne ne pense à être un ami.

Le journal, pour être l'ami du lecteur, doit lui apporter, avec tous les renseignements possibles, la lumière qui le doit éclairer. La lumière qui vient du journal est moins suspecte que celle qui vient du livre. Le livre semble vouloir imposer le système de son auteur.

Le journal semble vouloir seulement faire pénétrer en vous l'enseignement qui sort des faits quotidiens.

Le journal a cette puissance qui vient de la familiarité. Mais, plus il est puissant, plus il est obligé de mettre son autorité au



service des idées grandes et vraies. Il faut qu'il fasse aux idées leur place à côté des faits. Il faut qu'il encourage toutes les hautes aspirations des lecteurs et des écrivains. Il faut qu'il s'ouvre à tout ce qui est grand, et qu'il se ferme à tout ce qui est petit. Mais il faut absolument que ses lecteurs considèrent comme des devoirs sacrés leurs devoirs envers lui.

C'est ici que j'engagerai les catholiques à méditer profondément la parole de l'Évangile relative aux enfants de ténèbres, plus sages souvent dans le maniement de leurs affaires, que les enfants de lumière, dans l'exercice de leurs devoirs.

Si les catholiques veulent interroger à ce sujet leur conscience, elle leur fera peut-être une réponse intéressante. Cette réponse, je ne suis chargé ni de la faire, ni de la préjuger. Elle regarde le lecteur et non l'écrivain.

Mais je ne puis m'empêcher de constater qu'il existe dans la société civilisée, des devoirs de différentes espèces. Nous avons des devoirs privés et des devoirs publics.

Les hommes consciencieux se préoccupent vivement des devoirs privés. Ils se préoccupent surtout de ne pas enfreindre les lois, et de ne pas faire les choses défendues.

Mais se préoccupent-ils également, avec la même confiance, des devoirs publics? Voilà la question que je me borne à leur poser. La réponse ne peut venir que d'eux.

Plus les siècles marchent, plus l'homme est un être public.

Il y a environ deux cents ans, peu d'hommes, dans une nation, étaient des hommes publics. L'immense majorité vivait dans les choses privées et intimes, n'écrivant pas, lisant peu. Les relations personnelles étaient généralement intimes et bornées. Les armées, dans l'ordre militaire, étaient peu nombreuses. Les armées civiles peu nombreuses aussi. Les armées qui combattaient le combat doctrinal, les armées de la pensée et de la plume ne comptaient que quelques combattants. Le genre humain regardait et écoutait.

Aujourd'hui, tout le monde est sur le champ de bataille. Les armées militaires, dans les grands États et même dans quelques petits, comptent dans leurs rangs toute la jeunesse. Tous les jeunes gens de presque toutes les nations sont soldats. Le même phé-

nomène se produit dans l'ordre civil et moral. Un nombre immense d'hommes a la plume à la main.

Les autres lisent.

Autrefois ceux qui lisaient étudiaient avec docilité et pour s'instruire. Maintenant tous les hommes lisent avec acharnement, pour juger.

Le combat est universel et n'a plus de spectateurs. Il n'a que des acteurs. Tout le monde a un rôle. Tous les artilleurs sont à leurs pièces.

Un nouvel état de choses impose de nouveaux devoirs.

La société où nous vivons oblige chaque homme à se déclarer, à se prononcer. Il est soldat involontaire. Eh bien ! vis-à-vis de la presse, je crois qu'un devoir immense et sacré s'impose à tous les hommes.

Une certaine presse, parce qu'elle flatte les passions, a, par là-même, un goût épicé. Elle attire l'œil par les couleurs voyantes qu'elle étale. Elle excite mille convoitises. Par là, elle tient l'attention de son public très éveillée.

La bonne presse, sobre et sévère par sa nature, s'interdit les éléments honteux, qui sont tous, de nos jours, des éléments de succès. Elle s'interdit mille peintures et mille intempérances qui attirent les hommes vulgaires et blasés.

Il ne lui reste que les esprits élevés qui aiment le vrai, le bien ; il ne lui reste que ceux qui ont conservé le goût des belles choses, et souvent les belles choses sont des choses un peu secrètes, qui ont besoin d'attention pour être savourées.

Il faut donc que ce public intelligent comprenne et sente qu'il est chargé d'aimer, de soutenir, de favoriser, d'encourager la presse, saine, forte et sévère, autant et plus que l'autre public n'encourage l'autre presse.

Il faut que chaque homme intelligent se sente le combattant d'une grande bataille. Il faut que personne ne se désintéresse de la grande lutte morale où nous sommes tous engagés, par le fait involontaire de notre naissance dont nous n'avons pas choisi le moment. Par le fait d'être nés et de savoir lire, nous nous trouvons sur le champ de bataille de la presse quotidienne.

L'indifférence n'est pas permise.

L'indifférence n'est pas possible.

Chacun choisit nécessairement ses lectures. S'il ne les choisit pas dans le sens de la vérité, il pèche contre la vérité.

Les écrivains qui ont mis leur plume au service du vrai, ont en ce monde une rude tâche. Nombreux sont leurs sacrifices : nombreux doivent être leurs encouragements.

Le lecteur d'une œuvre légère peut lire légèrement. Le lecteur d'une œuvre sérieuse, d'un journal sérieux doit lire sérieusement.

Les hommes de lumière doivent rechercher l'honneur de soutenir ceux qui soutiennent la vérité, de défendre ceux qui la défendent, de combattre pour ceux qui combattent pour elle.

Or, si le rôle de l'écrivain est difficile, s'il exige un courage actif et quotidien, le rôle du lecteur est simple et aisé. Mais, si simple qu'il soit, il est absolument indispensable.

Le lecteur doit donner signe de vie à l'écrivain. Il doit l'animer du geste et de la voix. Il doit étendre la sphère d'action où l'écrivain travaille. Il doit agrandir le champ que l'écrivain laboure. Il doit rendre l'air plus sonore, plus retentissant autour de l'écrivain. Il doit, en multipliant les auditeurs, multiplier les fruits de la parole.

Une belle page est écrite. A qui est due cette belle inspiration ? A vous, peut-être, lecteur qui ne vous en doutez pas ! Vous avez peut-être, dans une autre occasion, encouragé l'homme qui était chargé de porter la parole devant vous, et pour vous, et pour la vérité.

Cet encouragement retourne vers vous aujourd'hui sous la forme d'une inspiration superbe dont vous avez été vous-même l'instigateur. La flamme que vous avez allumée revient à vous, plus ardente et plus glorieuse.

Si vous aviez négligé, dans une autre occasion, le noble et grand devoir de fournir le bois à la flamme qui veut éclairer, cette flamme serait morte d'inanition, et elle ne viendrait pas aujourd'hui vers vous, fière et brûlante, vous rendre avec usure la vie que vous lui avez donnée.

Toute vie est un échange. La vie universelle est un échange universel. Le règne végétal et le règne animal se communiquent l'un à l'autre l'air respirable, c'est-à-dire la vie.

Il faut que chacun donne, il faut que chacun reçoive. Il faut que chacun se sente responsable de tous les autres. Il faut que les passions qui peuvent soutenir ailleurs d'autres hommes, et dont je constate les efforts, il faut que ces passions soient remplacées, chez nous, par l'ardeur de la vérité, par l'autorité de la justice, par les munificences de la solidarité.

ERNEST HELLO.

### **Vie de Mère Gamelin.**

Nous venons de recevoir la Vie de Mère Gamelin, fondatrice et première supérieure des Sœurs de la Providence de Montréal. Nous ne pouvons mieux faire, pour recommander à nos lecteurs ce livre si intéressant, que de citer en entier la lettre de Monseigneur Bruchési, en réponse à la dédicace de l'ouvrage.

### *Lettre de Sa Grandeur*

**Mgr Paul Bruchési**

ARCHEVÊQUE DE MONTRÉAL,

A LA RÉVÉRENDE MÈRE MARIE-ANTOINETTE,

SUPÉRIEURE GÉNÉRALE DES SŒURS DE LA CHARITÉ  
DE LA PROVIDENCE À MONTRÉAL.

MA RÉVÉRENDE MÈRE,

La vie de la Vénérable mère d'Youville vient à peine de paraître, que vous m'offrez celle de la pieuse fondatrice de votre Institut, la mère Gamelin. Il est juste que je vous en exprime ma gratitude et ma joie.

Ce livre, dont vous voulez bien me faire hommage, sort de votre monastère. A chaque page, il s'en exhale comme un doux parfum du cloître. Celle qui l'a écrit s'est peu inquiétée de le signer. Elle a travaillé au nom de toutes ses sœurs, inspirée et soutenue, je le sais, par l'obéissance, apportant à la tâche difficile qui lui était confiée le dévouement apporté jadis au soulagement

des malades et des pauvres ; et son œuvre se présente aujourd'hui au public comme l'œuvre de votre famille religieuse tout entière, comme un hommage sincère de reconnaissance et de piété filiales.

Je me réjouis de voir louer si dignement et simultanément ces deux femmes, choisies par Dieu, à des époques différentes, pour accomplir de si grandes choses, humbles toutes deux par leur origine, toutes deux sœurs par la piété, l'esprit de sacrifice et l'amour des indigents, fondatrices d'instituts qui sont un inappréciable bienfait pour la souffrance sous toutes ses formes, en même temps qu'une gloire insigne pour l'Eglise et le Canada, mère d'Youville et mère Gamelin.

J'aime à réunir ici leurs noms vénérés. Elles sont l'une et l'autre les filles privilégiées de notre sol. Notre patriotisme les acclame en même temps que notre religion, et pour moi, j'applaudis de tout cœur à la publication des livres qui célèbrent leurs œuvres et leurs vertus.

Il n'y a pas de longues années que mère Gamelin est morte. Dans le monde et dans sa communauté plusieurs de ses amies lui survivent : elles, surtout, trouveront dans la lecture de sa vie un charme particulier. Elles pourront en vérifier les moindres détails et rendre témoignage à la scrupuleuse exactitude de l'auteur.

Verrons-nous, un jour, comme nous avons eu le bonheur de le voir pour la vénérable mère d'Youville, l'introduction de la cause de béatification de votre fondatrice ? Je sais, ma révérende Mère, que c'est votre espoir et celui de toutes vos filles. Dieu, sans aucun doute, ne manquera point de nous manifester ses desseins à cet égard. Déjà, la confiance des religieuses et des fidèles dans le pouvoir de Mère Gamelin s'est manifestée par des signes non équivoques, et l'on mentionne plusieurs guérisons obtenues par son intercession. Sans vouloir prévenir le jugement de la sainte Eglise, nous pouvons dire que déjà le tombeau de cette humble servante des pauvres est entouré de gloire, comme il l'est de vénération et d'amour.

Quoi qu'il en soit, les œuvres de Mère Gamelin sont vivantes sous nos yeux : elles prospèrent, grandissent, se multiplient

d'une façon merveilleuse, et font sentir leur influence jusque dans les contrées les plus lointaines de l'Amérique du Nord; c'en est assez pour nous permettre de reconnaître dans cette femme si charitable l'instrument des volontés miséricordieuses de Dieu. Ceux qui, depuis longtemps, admirent le zèle et l'activité de sa famille religieuse aimeront à savoir ce que fut la mère. Le livre que vous allez publier les satisfera pleinement. Ce livre arrive à son heure; notre peuple, j'en suis assuré, lui fera, comme il a fait récemment au beau travail de madame Jetté, le plus sympathique accueil, et de ces deux ouvrages il devra, ce me semble, tirer une conclusion: Dieu, qui nous a aimés en nous donnant pour ancêtres ce que la France avait de plus généreux et de plus pur, a montré qu'il nous aimait toujours, par le choix qu'il a fait de ses apôtres, pour continuer les œuvres si belles de nos origines sur les bords du St-Laurent.

Recevez, ma révérende Mère, l'expression de mes bien dévoués sentiments en N..S.

† PAUL, Archevêque de Montréal

Archevêché de Montréal,  
le 19 février 1900, centième anniversaire  
de la naissance de Mère Gamelin.



## L'ABSENT.

C'est les yeux pleins des visions de la Semaine Sacrée... visions de la foule dense, ininterrompue, se pressant autour des autels... visions de communions d'hommes... visions des agenouillés au pied de la croix voilée de crêpe... visions des tout petits enfants, dans nos églises ensoleillées, offerts ce matin comme de vivants bouquets à la première bénédiction du Christ ressuscité... c'est avec toutes ces impressions de foi et d'amour que j'écris ces lignes sur... l'exposition!

La vie sacerdotale a des contrastes.

Le prêtre quitte une maison où l'on pleure, le front sur un cercueil, pour aller en face ondoyer bébé tout blanc et rose dans ses dentelles de fête; les doigts consacrés autour desquels se crispaient tout à l'heure ceux de l'agonisant versent l'eau sainte au front du nouveau-né, et la même voix qui disait: "Courage, ô frère qui vas partir!..." recommence: "Courage plus encore à toi, pauvre petit, qui arrives!....."

Cette fois, le bébé c'est... l'Exposition, mais ses parents n'ont pas voulu qu'on le baptise.

Autour d'elle, j'ai retrouvé la foule qui priaît tout à l'heure dans nos églises: elle circulait, heureuse du gai soleil d'avril, examinant les palais, discutant les Pégases dorés, se montrant, dans cette ville de toile peinte et de plâtre, les curiosités qui piquetaient l'horizon, car on ne convie pas tous les pays du monde à travailler à une fête, sans produire par-ci par-là des chefs-d'œuvre isolés de goût et d'originalité.

Et je me disais, en regardant ce bon peuple: "Qui ou quoi empêche donc cette Exposition d'être une vraie fête de famille...?? La raison m'en est apparue très claire, très navrante aussi: le Chef de la famille a été exclu: Dieu n'est pas là!

Elève, ô homme d'un jour, sur la mince surface de ton globe tous les palais que tu voudras... dore les coupoles... étoile les façades de lampes électriques... accumule les merveilles de l'esprit humain... si l'Idée de Dieu ne plane pas au-dessus de tous tes efforts, vanité!... vanité!..vanité!! Fais donc un brin d'herbe. ô bâtisseur de palais!...

Et même, je ne connais rien de plus mélancolique que la splendeur extérieure des villes qui vont mourir...

Rome agonisait quand Néron finissait de la reconstruire; et Constantinople était saccagée par les Turcs quelques mois après l'inauguration folle du grand cirque.

En sommes-nous là?

Mystère de Dieu...

Mais je constate une chose indiscutable: partout une immense inquiétude s'agite au fond des cœurs: nous avons l'impression de descendre, de marcher fatalement vers une révolution auprès

de laquelle toutes les autres n'auront été que des jeux d'enfants — le mot est d'un socialiste

L'assaut se donne d'en haut et d'en bas ... d'en haut par peur ... d'en bas par convoitise ardente.

" ... Ce que tu dois faire ... fais-le vite !... " crie la Maçonnerie au gouvernement.

Et pendant que le peuple regarde, hypnotisé, les attractions de l'Exposition, on étrangle tous les jours quelqu'un ou quelque chose derrière la facade brillante ; et quand un cri plus déchirant que les autres passe sur la foule et lui fait brusquement dresser la tête en un geste d'inquiétude, alors la foire se fait plus tonitruante.. *Zim ba la boum ! !... zim ba la boum ! ! !* et à la fin du couplet, une liberté de plus gît sur le tas, au fond des *in pace* démagogiques.

Va, pauvre et grand pays de France, amuse toi bien... amuse-toi vite, car j'ai bien peur que tu arrives aux dernières marches de la descente.

... Ce qu'il y a en bas ... ? tout au fond ... ? Dieu seul le sait... Dieu, exclu, honni, chassé de chez nous... Dieu, l'étranger !... Dieu l'ennemi !... Dieu, dont la croix rayonnante est remplacée sur la porte de ton Exposition, par la femme de plâtre, habillée chez Paquin ..

Et voilà pourquoi ce samedi matin, veille de Pâques... veille des glorieuses résurrections de l'Eglise, je circulais au milieu des affairés, des soldats transformés en manœuvres, des messieurs aussi importants que décorés ; et je sentais au fond de cette joie une tristesse immense... ; comme Marie-Madeleine au Jardin de Judée, je vous cherchais, ô mon Maître... ô Christ, ô roi de toutes les splendeurs, roi du Travail et premier Ouvrier ; et si cette Exposition me fait peur... si son lendemain m'épouvante, c'est que je ne vous y ai pas trouvé...

PIERRE L'ERMITE.





# RESTEZ CHEZ VOUS.

Par PIERRE L'ERMITE.

## CHAPITRE III.

( suite. )

Le Goasnac, 1<sup>er</sup> octobre.

SŒUR CHÉRIE,

“ Fais préparer toute la maison, toute! depuis la chambre gris-argent jusqu'à la niche de Tom. La smala entière replie ses ailes!!.... et quitte les bords de la mer qui deviennent tristes et froids. Nous arriverons après-demain dans cette horreur de Paris., rien que d'y penser j'en ai un haut-le-cœur. Tu sais l'impression que me font ces maisons de faubourg, ces quartiers dépenaillés, cette foule qui s'est entassée là, bêtement, alors qu'il y a tant de place ailleurs, sous le grand soleil du bon Dieu.

“ Aussi, nous y passerons comme une flèche dans cet enfer... juste le temps nécessaire pour arriver à la gare du Nord, prendre le grand express de 3 h. 50, qui nous mettra le soir même a Noyon. A peine aurai-je franchi la grande ceinture que je me secouerai bien fort pour faire tomber la mélancolie qu'un passage, fût-il d'une heure, à Paris, attache à toute mon âme, et puis alors : Vive Noyon !! ma vieille petite ville et sa grande cathédrale !

“ Nous t'amenons Clémentino. Les affaires ne sont pas encore complètement arrangées à son sujet, mais nous avons un provisoire sérieux ; or, tu sais, en France, il n'y a que cela de définitif. Bref, on nous le laisse....., non sans avoir bien pris notre adresse ; et, en cas d'événement, on nous aviserait. Le caractère officiel et la tête grave de mon mari ont tout arrangé au mieux de nos désirs.

“ Tu ne saurais croire comme le pauvre petit est heureux de ne pas nous quitter. Il a bien fallu lui annoncer la mort des siens. Il n'a rien dit, mais il nous regardait littéralement avec les yeux d'un mouton qu'on tue mal et qui attend le dernier coup. Depuis cette révélation, il reste parfois des journées entières à contempler la mer. C'est un peu à cause de lui que nous revenons si vite, pour l'arracher à cette obsédante vision.

“ Le patron Mathurin est venu le voir. Immédiatement, le petit l'a pris en affection “ parce qu'il avait tenté ” de sauver *ma-man* et ses sœurs. Il s'est bien fait indiquer l'endroit précis où le steamer avait coulé. D'ailleurs, il est assez reconnaissable. A marée haute, seules, les trois grandes pierres du Morin émergent de vingt pieds au-dessus de la mer. La nuit, quand la lune les éclaire, leur effet est sinistre. Le flot a jeté à la côte beaucoup de débris du vapeur. L'enfant n'a reconnu qu'une fort jolie boîte à gants, encore toute pleine. et qui appartenait à ses plus jeunes sœurs, Louise et Angelette ; avec les gants, rongés par l'eau de mer, elle contient une bague d'argent ornée d'un petit saphir d'un bleu étrange. Et c'est tout !..... L'Océan garde le reste, et le garde pour toujours ! Pas un corps à ensevelir ! Pas une tombe où venir prier ! Pauvre petit !

“ Bien qu'il soit manifestement heureux de ne pas nous quitter, je suis un peu inquiète pour le voyage, voici pourquoi : hier, nous avons fait dans les terres une longue et superbe excursion aux ruines d'un vieux château tout plein de légendes. Or, à mesure que la voiture s'éloignait de la mer, Clémentino devenait plus sombre, plus nerveux ; il se retournait, se relevait pour mieux la voir, et plus longtemps. A un tournant de la route, elle disparut complètement, alors il se mit à pleurer ; et, voyant qu'il nous faisait de la peine, il essaya ses larmes, mais ne dit plus rien.

“ Le soir, comme nous revenions par le même chemin, un demi-kilomètre avant de doubler le tournant, il se leva tout droit. et, quand il aperçut le feu blanc du phare qui glissait mélancoliquement sur l'immensité noire des flots, sa figure eut une expression de douloureuse satisfaction :

“ N'est-ce pas, c'est toujours là qu'elles sont ? fit-il à Sylvestre en montrant les récifs du Morin ?

— Oui !... et puis... au ciel ! répondit mon mari.

— C'est vrai... au ciel aussi !... fit-il en levant rêveusement ses beaux yeux vers le firmament criblé d'étoiles. Alors, à Noyon, c'est le même ciel ?

— Tout à fait le même. ”

“ Et comme l'enfant regardait mon mari avec un air presque soupçonneux, Sylvestre lui fit remarquer le dessin de la grande

ourse: " Regarde-le bien.... et tu retrouveras le même à Noyon. "

" Longuement, très longuement, l'enfant fixa la constellation comme pour en imprimer la forme dans sa mémoire: " Alors, si c'est le même ciel....." Sylvestre le regardait sans comprendre.

" Oui..... si c'est le même ciel, elles me verront encore à Noyon....."

" Pauvre chéri!.... Tu vois, Got bien-aimée, que ton bon cœur va trouver à se dépenser cet hiver, c'est un fils que je t'amène; tu auras à consoler, à guérir, à aimer beaucoup.

" A bientôt le bonheur de t'embrasser.

" GENEVIÈVE "

" P.-S. Tu peux faire de la place sur tes étagères; Blanche t'apporte cinq ou six kilos de galets, trois crabes tout vivants et une masse de choses de la même valeur dont je veux te laisser toute la surprise. "

#### CHAPITRE IV.

Vous ne connaissez pas Noyon?

Si vous répondez oui, tant mieux, car vous aurez, j'en suis sûr, un certain plaisir à lire son éloge. J'ai souvent remarqué qu'on éprouve un bonheur tout spécial à retrouver dans les pages d'un livre la description d'un pays connu, surtout si l'on y a aimé..... encore plus si l'on y a souffert.

Dans le cas où vous ne le connaissiez pas..... eh bien! je vais avoir le plaisir de vous le présenter.

Entre Paris et Tergnier, à quelques lieues des centres industriels du Nord, sur le passage des grands express de Belgique, d'Angleterre et d'Allemagne, se trouve un tout petit trou au pied d'une toute petite montagne..... c'est là! .....

Le pauvre!..... Peu s'en est fallu qu'il ne perdit tout dans le grand courant, dans le perpétuel va-et-vient de choses, d'hommes et d'idées! Un moment, il fut question de mettre à Noyon une des principales bifurcations de la ligne du Nord. Le Conseil municipal protesta de toutes ses forces, et on plaça l'embranchement à Tergniër. Sans l'énergie de ses édiles, Noyon serait aujourd'hui une ville noire de fumée, souillée de la graisse des entrepôts et où les marchands de vins feraient fortune..... tandis qu'elle est

restée ce que nos pères l'avaient faite, plus recueillie, plus doucement mélancolique peut-être.

Du chemin de fer, un peu à gauche, on aperçoit la petite ville groupée tout autour de sa puissante cathédrale. On dirait qu'au milieu des ruines morales accumulées partout en France, les vieilles familles de Noyon ont senti le besoin de s'appuyer sur quelque chose d'absolument fort, et que cette pensée a rassemblé tous les foyers à l'ombre du sanctuaire.

Et cette cathédrale une des plus belles que nous ait léguées le moyen âge, semble, au milieu de la grande place, veiller sur ses enfants, leur donner la paix, et les consoler de la platitude du présent en leur parlant du passé.....

Ses vieilles pierres, où pousse toute une végétation de mousse jaune d'or, ont vu tant de choses, tant de grandeur, et tant d'oubli!!..... C'est à la place qu'elles occupent que nous avons, pour ainsi dire, commencé notre histoire nationale. Soixante ans avant J.-C., Jules César assiégeait la petite ville. Ce fut dans sa première cathédrale qu'une touchante reine de France, sainte Radegonde, voulant rompre les liens odieux qui l'attachaient à Clotaire Ier, venait demander à saint Médard de la fiancer au Christ, et recevait des mains de l'illustre pontife le voile des religieuses. C'est à Noyon que Chilpéric II, roi de France, se fit inhumer, et que Charlemagne ceignit la couronne de roi d'Austrasie. Dès l'an 531, Noyon était un évêché, et en 987, Hugues Capet y fut élu roi. Plus tard, sous Philippe-Auguste, l'évêque de Noyon était de droit un des douze pairs du royaume. Les plus puissants empereurs, les rois les plus redoutés, y vinrent rendre visite à ces prélats de grande famille, dont les portraits altiers ornent encore les hauts lambris de la sacristie, et ce fut encore à Noyon, que, pour la première fois, on consacra la *première* liberté communale en France ; et, en 1108, Mgr Baudry, évêque de Noyon, reconnaissait et confirmait, par une charte fameuse, obtenue sans révolution, les droits des bourgeois, et l'existence de la commune de Noyon.

Que reste-t-il de ces souvenirs ? Il me semble qu'ils y sont encore là, tout entiers, bien qu'invisibles. Ce sont eux qui produisent ce calme religieux, ce recueillement étrange qui frappe le voyageur.

Parfois, le soir, les jours de vent d'Ouest, quand on passe dans ces rues silencieuses où l'herbe pousse entre les pavés, on dirait qu'on entend là-haut, dans les bois de sapins entourant les grottes du Siméon, comme un grand murmure de voix confuses qui viennent mourir au pied des tours. Longtemps, dans le pays, on a prétendu que c'étaient les âmes des anciens chanoines, et même que chaque année, la nuit de la Saint-Eloi, elles descendaient dans les prés que domine le Ruault, et là, chantaient l'office face à la cathédrale jusqu'au lever du jour . . . . .

C'était donc à la toute petite gare de cette toute petite ville de 5000 habitants, où il n'y a ni magistrature, ni université, ni usine, que Melle Marguerite Léricourt faisait les cinq cents pas, attendant qu'on signalât de Compiègne l'express parti de Paris à 3 h. 50.

Marguerite Léricourt était la plus douce des créatures, et pourtant, elle avait, ce soir là, de brusques mouvements d'impatience. C'était une perpétuelle comparaison entre sa petite montre et la grosse horloge de la gare.

— Vous allez bien, Monsieur Moissette ?

— Très bien, Melle Marguerite, c'est l'heure exacte de Paris," répondait le digne chef de gare.

Et, malgré le silence de la sonnerie d'appel, malgré l'absence de tout signal, la bonne demoiselle se levait sur la pointe des pieds et regardait attentivement dans la direction d'Ourscamp, cherchant là-bas, à l'horizon, un petit nuage de fumée blanche, lui annonçant, pardessus les arbres, l'arrivée du fameux train de Paris.

— 5 h. 34, murmurait-elle toute seule, en appuyant le bout de son ombrelle sur la pointe de sa bottine, M. Moissette a beau dire !..... Le train a du retard.....

..... C'était elle qui avait de l'avance, la brave Marguerite — Got comme on l'appelait dans la famille, — Marguerite a quatre syllabes ; or, dès sa plus tendre enfance, on en avait supprimé deux, et pour ses amis, Marguerite était devenue Margot. Puis la paresse, l'habitude, son bon caractère surtout aidant, Margot était devenu Got tout court.

D'ailleurs, ce besoin d'abréviation avait également fleuri dans

la famille de son beau-frère. A peine sa sœur Geneviève Léricourt, était elle devenue, de par M. le maire et M. l'archiprêtre de Noyon, Mme Valmont, que Catherine, la vieille domestique des parents de Sylvestre, était devenue Catu....., Jupinet, le jardinier, s'était transformé en Jupin. Quand à Tom, l'honnête chien, ne disposant que d'une seule syllabe, Geneviève et la petite Blanche s'étaient vues dans l'obligation de la lui laisser.

Ding..... Ding..... Ding..... Ding..... Enfin, le train est signalé, et Got, subitement, se trouve très émue. Pour elle, restée vieille fille parce que la mort presque simultanée de son père et de sa mère l'avait éloignée du monde, à vingt-deux ans, en lui laissant sa toute jeune sœur sur les bras, la famille de son beau-frère était tout.

Elle avait pris son parti en brave, avait marié sa sœur au notaire de Noyon, une perle d'homme, et vivait rue Corbaut... au pied de la cathédrale, dans une ancienne maison de chanoine.

Mais bien qu'elle dejeûnât très souvent chez sa sœur, bien que la petite Blanche lui amenât Tom presque tous les jours " pour cueillir des fleurs, " il y avait des soirs d'hiver bien tristes dans son grand salon provincial aux poutres apparentes ; et, plus d'une fois, l'hiver dernier, quand le coucou sonnait les heures dans la maison silencieuse que n'égayait aucun cri d'enfant, le timbre avait des vibrations si douloureuses qu'elle s'était mise à pleurer.

Et aujourd'hui, c'était un second enfant qui lui arrivait, mais un enfant sans parents, comme elle, le cœur brisé comme elle, seul au monde comme elle ! Sans doute on ne le lui donnait pas, mais à Noyon, les maisons se touchent tellement, qu'il rejaillirait sur sa pauvre vie quelque chose de cette jeunesse et de cette douleur ; et, dans cette âme d'élite, le plaisir d'être aimée était presque égal au bonheur de consoler.

C'est pour cela que Got fut très émue quand, au tournant de la voie, la grosse lanterne de la locomotive apparut dans le noir du feuillage, grossissant à chaque seconde, à mesure qu'elle se rapprochait de Noyon.

Puis quelques tours de roues, les wagons se dessinèrent distinctement, un mouchoir s'agita à une portière de seconde classe,

un petit bras tout rond, tout potelé fit des signes très joyeux ; les roues grincèrent sous la poussée des freins, et le train, tout haultant, s'arrêta entre les deux haies de verdure de la petite gare.

.....

“ Bonjour, ma chérie..... comme tu es brûlée du soleil !! Et toi, Geneviève, quelle bonne mine !! Bonjour, Sylvestre ! ” Et, tout bas, désignant un adolescent tout pâle qui descendait lentement de leur wagon, l'air timide, presque effarouché..... “ C'est lui ? ” D'un coup d'œil, Sylvestre fit un signe affirmatif, et, dans sa délicatesse de femme, Got, la main de la petite Blanche dans la sienne, prit l'enfant par le cou, rapprocha leurs deux fronts et les embrassa tous les deux, comme pour les confondre en un seul amour.

“ C'est Clément que tu t'appelles, n'est-ce pas mon chéri ? ”

— Oui, fit l'enfant.

— Eh bien ! regarde-moi bien, je serai ta troisième mère... ”

Et, sentant l'émotion monter en elle, elle y coupa court brusquement.

“ Et le vieux Tom, ” fit-elle ?

Le malheureux, enfermé dans le casier spécial réservé à ses congénères dans le wagon des bagages, faisait l'impossible pour appeler l'attention sur lui, et d'autant mieux qu'il connaissait bien sa station et ne voulait pas continuer jusqu'à Tergnier.

A peine libre, il fit des bonds énormes pour se détendre les nerfs et rétablir sa circulation canine ; puis il rallia les deux enfants, constitua avec eux un groupe d'avant-garde, pendant que Sylvestre, sa femme et Got, leur emboitant le pas, rentraient dans Noyon par la magnifique allée, toute plantée de vieux arbres non sans s'être assurés que la voiture de l'*Hôtel du Nord* emportait les bagages.

Le retour fut triomphal. Les quelques habitants qu'on croisa dans la rue Saint-Eloi saluaient avec un regard curieux, dont l'enfant ne s'apercevait pas, tellement la petite langue de Blanche s'acquittait à merveille de ses fonctions. “ Tom, par ici..... Tom, par là..... Tiens, tu vois... là, il y a un peintre verrier, c'est Bul teaux qu'on l'appelle, tu verras..... il a de beaux dessins, seulement il les fait cuire..... ”

— Il les fait cuire? répétait Clément.

— Oui... n'est-ce pas tante..... qu'il les fait cuire?

— Quoi?

— M. Bulteaux.....

— Allons, marche, tu nous raconteras cela demain, interrompait le papa.

— Et puis, tu vois, là, à droite, c'est où demeure la tante Got.... elle a un beau jardin, va.... avec de belles fleurs.... tu verras! demain nous irons en cueillir avec Tom..... Ça, c'est la rue de l'Évêché. ”

Et ils s'engagèrent dans la vieille rue, pavée à l'antique, avec sa rigole au milieu, rue pittoresque au possible, pleine d'un parfum moyen âge avec sa vieille tour épiscopale, ses constructions basses, ses enseignes en zinc violemment peint qui se balancent au-dessus des cabarets :

“ Par ici..... il y a un pâtissier..... tu verras... nous passerons devant en allant au marché avec Catu; je dirai qu'on y rentre..... à cause de toi..... ”

Blanche passa au pied de la cathédrale, qui allongeait sur la place son ombre immense, et, sans même daigner lui donner le moindre chapitre dans son guide, elle montra la maison de M. le curé.... Puis, tout à coup elle pouffa de rire.... “ Si tu savais, en continuant par là, en face, il y a une fontaine.... qui a un nom drôle..... seulement..... je ne te le dis pas..... parce que tu comprends..... papa ne veut pas !!..... ”

On arrivait à la place Saint-Germain, un tout petit coin, grand comme un mouchoir de poche, où s'élevait la maison des Valmont, bien calme, bien retirée, adossée au jardin des Sœurs, avec la perspective de la cathédrale à droite, et des champs qui s'enfonçaient à gauche, en face du Siméon. A une portée de fusil, les arbres paraissaient plus verts et plus touffus; c'étaient là que coulait, entre des rochers, la fameuse petite fontaine du “ Pisleau ”, dont Blanche ne devait pas prononcer le nom, et que j'ose pourtant écrire, puisque nos pères se sont permis de l'inventer à une époque moins prude que la nôtre. Ils l'ont même embellie cette fontaine du Pisleau, d'une colonne de pierre, chantant les bienfaits de sa limpidité et le charme de sa fraîcheur.

Dans la maison, tout était prêt pour recevoir les Valmont. La tante Got avait passé par là, et pas un détail n'avait été omis. Depuis deux jours, les chambres avaient été constamment aérées, les housses remises dans les armoires, la cuisine passée au grès, les allées du jardin ratissées par Jupinet; on n'eut qu'à se mettre à table, et chacun retrouva ses habitudes.

( à suivre )